

Brief Nr. 129

Objektyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **14 (1908)**

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

voir parler à mon précepteur, à mon patron, à mon père.

J'ai plaint de tout mon cœur M. Zinn qui est mort d'une fièvre étique. J'ai eu une joie infinie des succès du Duc *Ferdinand*, et j'ai perdu toute espérance pour le héros du siècle.

J'espère que vous vous portés bien et que vous êtes avec Madame votre Epouse content et heureux. Agréés etc.

Brugg, ce 10 Sept. 1759. Zimmermann.

Adr. A Monsieur Monsieur de Haller, seigneur baillif de Roche à Roche.

129.

(Bern Bb. 19, No. 2).

Vous auriez pu me trouver impoli et ingrat au possible. Je n'ai point répondu à votre obligeante lettre du 17 Sept. et cependant je suis excusable. Permettéz-moi que je vous avoue la vérité.

Je vous avois peint ma situation qui depuis ce tems là est toujours devenu plus mauvaise. Votre réponse m'a fait soupçonner que vous n'attribués qu'à un vil interet des sentiments que m'inspiroient la nécessité, et elle m'a prouvé que vous me supposés pourvu du nécessaire. Tout sensible que l'on est dans le malheur, je ne l'étois point au premier article parce que mon cœur m'assuroit du contraire, et quant au second j'ai cru qu'il seroit fort aisé de vous faire revenir de cette idée. Mais il auroit fallu vous dire que vous voyés ma personne et mes circonstances dans un faux jour, et cette expression étoit peu convenable pour être adressée à un homme comme vous, et absolument déplacée dans la réponse à une lettre

remplie de belles reflexions, de sentimens de bonté. Toutes ces idées me mettoient dans un embarras cruel, et l'unique façon d'adoucir cet embarras etoit de differer ma reponse.

Permettés-moi Monsieur que je vous offre une seconde fois le tableau désagréable de ma situation. Le bien de M^e Meley qu'elle me sacrifie genereusement, les revenus de mes postes, de mon apotecarierie, de ma pratique ne suffisent point à notre dépense annuelle qui cependant ne roule que sur ce qui est absolument necessaire. Tout luxe est banni de chés nous, nous vivons petitement, nous nous refusons tout ce qu'on appelle plaisir, nous nous concentrons dans notre maison, chacun travaille et chacun a ses vapeurs et sa melancholie à part. Pendant le cours de l'année 1759 ma pratique a diminué excessivement; le secretaire Roht homme malfaisant par principe et par temperament, le secretaire domestique de M. Hackbrett, digne ami de M. Roht et proche parent du conseiller Füchslin m'ont arraché le couvent de Koenigsfelde dont j'etois le medecin du tems de M. Tscharnier, et ils me l'ont arraché sans retour parce que M. Hackbrett est un imbecille achevé gouverné despotiquement par Roht et Füchslin. Le baillif de Wildenstein dont j'ai voulu traiter la pleuresie contre les idées de sa femme avec la saignée, le nitre et le camphre m'a ruiné dans l'esprit du public en general; il ne cesse de crier contre moi de concert avec sa femme, ils me traitent d'empoisonneur parce que je lui donnois du camphre, d'ignorant parce que je prenois des points de coté excessivement forts, accompagnés d'une fievre conti-

nue et d'un crachement de sang très considerable pour une pleuresie. L'avoyer Zimmermann qui est tout dans notre ville, qui est l'admirateur de M. Dittiger et qui est mon plus parfait ennemi, n'a cessé de repeter tout ce que M. Dittiger lui disoit sur mon conte, la voix du Roi est la voix du Peuple, tout le monde me tombe dessus à Brugg parce que l'avoyer me tombe dessus. Les ministres de campagne qui admirent tous ou M. Dittiger ou l'avoyer Zimmermann me calomnient à leur exemple. Schwachheim, Vätterli, Füchslin, ne m'épargnerent point, j'avois le malheur de perdre assés subitement (en 5 jours) par des voies très naturelles une femme de 64 ans precisement dans ces tems, et me voilà l'objet des mepris de tout le monde, medecin sans malades, abandonné de mes parens, de presque tous mes amis à l'exception de 2 ou 3 dont la façon de penser n'est pas celle de notre pays, et le croiriés-vous Monsieur ? J'ai souffert tout cela sans faire semblant de rien, sans me plaindre, sans me defendre, sans en parler qu'à un ou deux, à ma femme et à ma mère.

Pour me detruire d'autant plus efficacement dans l'esprit du public, il falloit à M. Dittiger et à M. l'avoyer Z. un homme qu'on put m'opposer et qu'on put elever aux nues pour m'abaisser au dessous de rien. Cet homme etoit M. Vätterli dont (avant l'année 1759) on n'avoit jamais parlé comme d'un medecin, et qui ne fut connu que par des memoires horribles qu'il presentoit sans cesse à Berne contre l'avoyer Zimmermann, et qui ont manqué il y a un an de casser le cou devant les 200 à notre avoyer. M. Dittiger produisit M. V. par ordre du conseil de santé

au mois de Septembre dans 3 villages de son bail-
lage, où il eut une maladie epidemique très peu con-
siderable avant qu'on y envoyat ce medecin, mais
très meurtriere pendant les six semaines qu'il y
alloit au nom et sur les frais de L. L. E. E. L'avoyer
Zimmermann se saisit de cette occasion pour dire
partout qu'on voyoit combien j'étois meprisé à Berne
parce que malgré mes amis et mes parens L. L. E. E.
avoient donné une commission aussi importante et
lucrative non à moi, mais à M. Vätterli. — —

Tant d'autres choses de la même valeur ont
contribué à me detruire. Vous sentés bien Monsieur
que votre lettre du 17 Sept. ne pouvoit pas être
extremement consolante pour moi quoiqu'elle fut obli-
geante, gracieuse, amicale au possible. Je fus dans la
plus profonde melancolie aux mois d'Août, de Sep-
tembre, d'Octobre et de Novembre, ma femme et ma
mère de même. Notre santé se minuoit d'une semaine
à l'autre; ma femme et ma mère eurent tour à tour
tout ce qu'il y a dans les maux hysteriques de plus
triste; elles se consumoient et ne tomboient que
d'une langueur à l'autre; abandonnées comme moi
de tout le monde, elles n'avoient plus que deux de
mes amis qui venoient les voir. Deux charmans en-
fants ne firent qu'augmenter à mes yeux l'horreur
de ce spectacle, je suis sans fortune, je n'ai plus de
ressources, me disois-je sans cesse, et ces pauvres
innocents seront les malheureuses victimes de mon
desastre.

Je fus pourtant tiré de cet abime. Depuis le
commencement du mois de Decembre j'ai repris de
l'esperance, cette esperance et des remedes employés

sans relache ont remis ma mère et ma femme de l'état le plus triste dans un état très supportable; ma femme n'est plus mélancolique, ma mère ne l'est que rarement. Mais oserois-je vous avouer par quel remède on m'a tiré de cet abîme? Le remède m'a paru pendant 15 jours après qu'on me l'avoit indiqué pire que mal, il vous paroitra de même, quoique pour moi je ne le redoute plus. On m'a conseillé de me faire charlatan, et voilà ce qui m'occupe, me soutient et me console depuis six semaines. Je voulois debuter (admirés) par un traité de l'hypochondrie, des vapeurs et de la mélancholie, et offrir deux remèdes nouveaux et sûrs pour ces maladies. Tout est arrangé, le tiers de l'ouvrage est écrit, les 2 tiers doivent l'être au mois de Janvier, de Février et de Mars, et l'ouvrage doit s'imprimer avant Pâque. Le second ouvrage de Charlatanerie devoit être un traité de l'impuissance et de la stérilité pour lequel j'ai actuellement préparé les matériaux; le troisième un traité des maladies convulsives des enfants avec un remède sûr de les prévenir et de les guerir. Voilà mon plan et l'aveu ingenu des idées qui réellement ont relevé du tombeau ma mère, ma femme et moi.

Après tout cela arrive dans ce moment votre lettre du 31 Dec. et quelle lettre! une lettre pleine d'amitié, de bonté, de générosité. Vous avés senti ma situation, vous voulés me l'adoucir, vous voulés m'en tirer, vous voulés m'arracher de ces Cannibales qui font tout mon malheur, et M. Tissot, un de mes plus chers et plus intimes amis a donné occasion à une lettre aussi imprevue.

Voilà de nouveaux embarras. Faut-il se resoudre

à traduire, ce qui me donne infiniment plus de peine que de composer, ou faut-il finir mon traité des vapeurs etc. qui ne sera pas mauvais, parce qu'il est né de l'observation? Les traductions ne me mènent qu'à un pro tempore, et véritablement j'en suis incapable, et vous savés Monsieur que je les ai toujours évité; ces traités de pratique peuvent me mettre dans peu de temps dans une situation riante, étendre ma pratique, augmenter mes connoissances, et me mettre à l'abris des insultes de mes ennemis. Après cela j'abandonnerai la charlatanerie et je tâcherai de faire voir par mon traité de l'expérience et par d'autres ouvrages de médecine que je puis être toute autre chose que charlatan.

Mais vous ne me conseillés ces traductions que pour le present et vous voulés faire de moi un professeur. C'est ici que je sens la force de vos sentimens genereux. Vous faites grace à mon incapacité pour me mettre et pour me voir à mon aise. Permettéz-moi encore de vous parler franchement et de vous dire au juste ce que je pense de moi-même. Je suis l'homme du monde le moins capable de représenter un professeur, je ne suis pas un ignorant achevé, mais je suis en tout un homme superficiel; je ne suis pas un homme superficiel faute d'application et d'ardeur pour les études, mais faute de mémoire. Je n'ai pas le talent de débiter par consequent une leçon et encore moins ai-je le talent de la parole. Après cela je suis encore moins fait pour être professeur à Goettingue; je suis sensible à l'amitié, à Gottingue je n'aurois point d'amis; j'ai une santé fort delicate, à Gottingue je serois malade; je suis infi-

niment sensible à tout ce qui peut faire chagrin et plaisir à ma femme; à Gottingue elle auroit plus de chagrins que de plaisirs, point d'amies et point de santé. Malgré tout cela je vous ai une obligation infinie d'avoir bien voulu me recommander à M. Werlhof, et je m'estimerois fort heureux si je recevois une vocation qu'à la verité je refuserois, mais qui me tiendroit pourtant du profond mepris dans lequel je vis ici.

Cependant si je ne dois pas devenir charlatan, je ne puis jamais être bien à Brugg. Le public est décidé sur mon conte, malgré une infinité de belles cures que j'ai faites, les plus raisonnables disent que les savants sont toujours de mauvais praticiens etc. Une place de conseiller sera vacante par la mort de mon oncle, une autre peut le devenir bientôt, mais voilà ce que sur la terre je deteste le plus, pour cent ecus par an je serois réduit à rien, je serois obligé de troquer mes etudes contre des occupations aniles. Non je ne puis et ne veux descendre dans cette galère. Heureusement si je pretendois après la mort de mon oncle, MM. Zimmermann me flamberoient, mais je ne veux pas pretendre et être flambé une seconde fois.

A quoi pourrois-je donc être employé? J'ai un gout vif décidé et inalterable pour la medecine. Je voudrois par ma pratique me mettre en etat de l'etendre; je voudrois être medecin d'un hopital dans une grande ville, à Berlin par exemple, à Francfort etc., mais preferablement à Berlin. Vous me dirés que cela est impossible, que le Roi de Prusse ne fait la fortune de qui que ce soit, et qu'à moins d'un carrosse un medecin ne gagne rien à Berlin etc.

Si cela est impossible il faut songer au présent, tous les mois ma femme me demande de l'argent pour le ménage etc. il faut savoir où trouver cet argent. Dois-je le chercher par des traductions dont je suis certainement incapable et qui me couteroient un tems infini, ou par le traité des vapeurs qui doit être achevé dans peu de tems et qui peut bien me tirer d'affaires pour le cours d'une année. Je ne souhaite point des richesses, mais je souhaite et j'espere que les vapeurs me donneront à vivre pour un an, l'impuissance pour deux, et les maladies convulsives pour un an. Après cela viendront d'autres tems, d'autres malheurs et d'autres remèdes à ces malheurs. Je ferai des ouvrages de médecine, et peut-être me suis-je toujours dit m'arrivera-t-il que je serois appelé comme M. Langhans à tel ou tel endroit. Quel triste état que d'être réduit à regarder comme le plus haut point de la fortune la fortune de M. Langhans!

Enfin je suis incertain, je doute de tout, je crains tout, et avec tout cela je me porte bien. Faites-moi la grace Monsieur de m'écrire bientôt et de me donner les conseils les plus appartissans à ma situation. Votre dernière lettre, je le repete, est tout ce qui m'est arrivé dans le cours de ma vie de plus gracieux, mais cette lettre même a augmenté mes inquietudes, et elle m'en a donné de nouvelles.

Encore un mot, et bientôt cette terrible lettre sera finie; je sors du diner, où comme vous pouvés bien penser on a parlé de Gottingue. M^e Meley pesta très fort contre cette ville, mon cousin Haller n'en a rien rapporté, disoit-elle; si fait, lui ai-je repondu,

M. Haller avoit par an 3000 ecus de revenu et il n'en depensoit que mille. Je ne fais pas attention au revenu, ai-je continué, il s'agit de deux choses quand on me propose un etablissement: 1) si je suis en etat de faire ce que l'on demande de moi. 2) si ma femme en aura de l'agrément. Ni l'un ni l'autre se trouve à Gottingue, et cependant Gottingue vaut encore mieux que Brugg. Non certes, dit M^e Meley, denn me gfeh̄t eimal d̄s Brugg oh̄ no e **Bärner-Seel!!!**

M. Ith m'a écrit de Wittenberg le 3 Dec. Il ne veut plus faire de campagne, il retournera en Suisse au printems prochain et predit d'autres excursions, d'autres entreprises et d'autres romans. Son sort a été brillant, il a été, dit-il, pour la plupart le seul medecin partout où il s'est trouvé, et il fut employé pour les officiers de tous les rangs. Il est logé chés M. Triller.

Vous savés que le pauvre de Brunn est mort d'une apoplexie foudroyante à Schaffhouse au mois de Septembre.

M. Tissot m'a envoyé la semaine passée le 2., 3. et 4. Tome de l'irritabilité. Ils ne sont pas reliés encore; je m'en promets bien du plaisir; ainsi il ne sera pas necessaire de mes les envoyer.

Oserois-je vous dire Monsieur que les libraires de Lausanne m'ont rien payé pour la traduction de Muhlmann; il est vrai que j'ai reçu le 1 Tome de l'irritabilité, mais je crois que j'en ai l'obligation à vous.

De toutes les dissertations que vous me demandés, je n'ai que celle de nervorum imperio que

vous recevrés ci-jointe. J'avois toutes ces pieces à Gottingue, et je les ai vendu toutes avant mon depart pour Paris de même que la plupart des livres que j'avois alors.

Qu'est-ce que ce M. Ackermann que j'ai connu est devenu du depuis? Il est neveu de M. Richter et sans doute il demeure chés son oncle. Une chose qui ne me paroîtroit pas difficile c'est d'être professeur comme M. Richter, je n'en excepte que le Latin que je ne scai pas non plus.

Si dans la suite vous voulés avoir la generosité de faire des projets pour moi, pensés toujours qu'au moins je ne suis pas attaché à ma patrie, que j'ai essuyé parmi mes concitoyens et surtout de mes parens tout ce qu'il y a de plus désagreable, et que je ne me croirois jamais plus heureux d'un coté que quand je pourrois tourner à ma patrie le dos. Mais on n'aime plus à risquer quoi que ce soit quand on a femme et enfans. Sans voir clairement que je pourrois être mieux je ne changerai point de situation. Gottingue me donne les vapeurs aussi souvent que j'y pense, Berlin me les chasse aussi souvent que j'y pense.

Cette lettre est un galimathias tel que je n'en ai jamais vu. Vous croirés que les Manes de feu Rougemont sont venu m'illuminer. Une autre fois je ferai mieux.

Br. ce 3 Janvier 1760.

Zimmermann.

130.

(Bern Bd. 19, No. 10).

Je vous ai écrit le 3 Janvier une terrible lettre, et je n'attends la reponse qu'en tremblant. Tout étoit